

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 12

Artikel: Chez mon futur : [suite]
Autor: Audeval, Hippolyte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lac fut construite, il n'existait guère d'habitations au bord ou près des rives. Les villages étaient un peu en arrière. Pas d'hôtels, car, à part les aubergistes de l'Oberland bernois, qui venaient acheter leur vin à Montreux, il n'y avait pas d'étrangers dans la contrée, qui ne commença à être connue que par les descriptions qu'en firent J.-J. Rousseau et Byron.

Les premiers étrangers sont arrivés dans le pays pour ainsi dire en intrus. Il y a environ 55 ans, une barque déposait sur la grève trois personnes étrangères, un professeur et sa famille; ne trouvant pas d'hôtel, ils s'adressèrent dans une maison, en demandant si on pouvait les loger un jour ou deux. La manière simple, la nourriture saine et frugale que M^{les} M... leur préparèrent, le climat et la beauté du site leur plurent à tel point qu'ils y restèrent quelques mois. L'année suivante, une famille de leur connaissance vint s'installer dans la même maison. Bientôt les demandes affluèrent et les propriétaires de celle-ci durent songer à faire quelques installations en vue de cette immigration. On donna un nom à la maison et la *Pension* était faite. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Verte-Rive*.

Le petit hôtel du Cygne fut construit vers 1838; c'était, pour l'époque, un grand hôtel, car ceux qui existaient déjà, la pension *Verte-Rive* et l'hôtel des Alpes, n'avaient que trois fenêtres de front. La pension Vautier commença bientôt après à fonctionner. Ces quatre maisons furent longtemps les seules appropriées à recevoir des étrangers. A part la vue, toujours belle, la contrée leur offrait peu de distractions; pas de routes bien entretenues, pas de trottoirs, pas d'arbres donnant de l'ombre en été, pas un bon sentier qui permit d'aller jouir des gorges sauvages du Chauderon ou des riants coteaux. Les magasins n'existant pas, presque toutes les provisions devaient être achetées à Vevey. Il n'y avait ni boucher, ni boulanger, ni bazar, ni pharmacie. Le docteur Buenzod, décédé il y a quelques années seulement, tenait les médicaments indispensables.

Peu à peu les améliorations se firent, et, dès 1861, Montreux prit un essor considérable. La statistique montrera mieux que tous les commentaires les progrès accomplis. En 1803, il y avait 2520 habitants; 2833 en 1831; 3181 en 1850; 4379 en 1870 et environ 7000 actuellement. C'est donc dans la période de 1860 à 1870 que la population a le plus augmenté, tandis que de 1831, commencement de l'arrivée des étrangers, jusqu'à 1850, elle s'est à peine accrue de 300 têtes.

CHEZ MON FUTUR

III

En voiture, les rôles changèrent. Emmeline redevint toute timide et Olivier, ayant pris son parti de cette aventure, paraissait s'en amuser.

L'éloquence de sa sœur avait été longtemps à le décider: mais une fois décidé, il acceptait sans crainte toutes les conséquences de son action. En résumé, elle lui paraissait être de celles qu'on peut avouer, et il y voyait une conclusion dont il se gardait bien de parler, mais qui lui souriait fort: le mariage de sa sœur avec son ami le vicomte.

— Après avoir été chez lui, pensait-il, Emmeline ne pourra plus le refuser ni demander des délais.

Olivier se promettait d'ailleurs de raconter à sa mère et au vicomte cette aventure romanesque, plus tard, lorsque le mariage serait accompli.

Quant à présent, le secret devait être bien gardé, et cette visite domiciliaire ne laissait prévoir aucune difficulté, car le petit hôtel du vicomte de Boisricheux, situé rue de Milan, n'était habité que par un vieux domestique de confiance, nommé Jean, lequel connaissait parfaitement Olivier, mais ne connaissait pas du tout Emmeline.

En voyant le meilleur ami de son maître, le visage de Jean s'illumina d'un large sourire de bienvenue.

— Bonjour, Jean, dit Olivier, monsieur le vicomte est absent?

— Oui, monsieur le marquis.

— Avez-vous de ses nouvelles? L'attendez-vous bientôt?

— Monsieur le vicomte est à son château de Boisricheux. Mais je ne saurais dire précisément...

Jean s'interrompit. En s'effaçant pour laisser entrer Olivier, il venait d'apercevoir Emmeline, qui se tenait un peu à l'écart, et il lui adressa un profond salut.

— Voici une dame, reprit Olivier, non sans sourire du mot *dame*, à laquelle j'ai parlé des tableaux du vicomte et qui m'a témoigné le désir de les voir.

Jean s'inclina de nouveau, puis s'élança aussitôt pour ouvrir toutes les portes. Il conduisit les visiteurs dans un grand salon tout étendu de damas rouge clair, il y séjourna quelques secondes comme pour s'informer si Olivier avait des ordres à lui donner, puis il sortit.

— Nous voici maîtres du logis, dit Olivier. Les principaux tableaux sont dans une galerie...

— Eh! je me moque bien des tableaux!

— C'est l'installation de ton futur que tu veux examiner?

— Oui.

— Je vais te guider. Regarde, inspecte, juge.

Ils parcoururent successivement la salle à manger, la galerie, le cabinet de travail et diverses autres pièces.

— Veux-tu voir la cuisine? demanda Olivier en riant.

Et comme Emmeline se récriait:

— Il ne faut rien négliger, reprit-il. Du moment que tu t'es passé la fantaisie de venir ici et que je suis ton complice, arrangeons-nous de façon à ce que cette folie nous amuse le plus longtemps possible. Pour cela, fais l'inventaire de tout ce qui frappe tes yeux, et plus tard, en causant avec ton futur, tu critiqueras tel ou tel objet qu'il possède, tu feras l'éloge de tel autre, de manière à l'intriguer jusqu'à ce que le mystère soit éclairci.

Emmeline n'écoutait pas.

— Retournons dans son cabinet de travail, dit-elle.

— Oh! bien volontiers, répondit-il, d'autant mieux que je veux voler quelques cigares à Boisricheux. Il en a d'excellents et je sais où il les met. Une fois lancé, je ne m'arrête plus. Non-seulement j'envahis le domicile de mon ami, mais je veux encore le dévaliser.

Il ouvrit au hasard deux ou trois tiroirs pour chercher un cigare.

Emmeline réprima un cri de joie.

— Des lettres? murmura-t-elle.

Et elle s'enfuit au salon, pour cacher qu'elle les avait vues.

Dès qu'Olivier la rejoignit:

— Quel malheur! s'écria-t-elle. Nous avons oublié le petit grenadier.

— En effet, reprit Olivier tout désappointé. J'ai pourtant eu soin d'épousseter la caisse. Puis est venue la grande discussion pour te conduire ici, et, au milieu de nos débats, nous avons oublié le petit grenadier.

— Ce n'est pas irréparable, mon cher frère, et si tu voulais être bien aimable... Moi, ce fiacre me rend malade... Il sent... tu n'as pas remarqué?... Il sent le renfermé, le vieux cuir, et, si j'y séjournais longtemps, j'arriverais chez ma tante avec un mal de tête affreux, je serais maussade toute la soirée. Tandis que si je restais ici tranquillement, à feuilleter cet album de photographies... Jean ne laisserait entrer personne, n'est-ce pas? Tu le lui recommanderas. Oh! que tu es bon et complaisant! Surtout, ne perds pas de temps. Il ne te faut pas plus de quarante minutes pour aller et revenir. Suis-je assez gentille, hein?... Je t'apprends l'obéissance; cela te servira énormément quand tu seras marié. Et d'abord, il nous serait absolument impossible de faire notre entrée chez ma tante sans le petit grenadier.

Olivier, sans répondre, se contentait de sourire.

— C'est agréable de se faire prier, pensa-t-il. Mais Emmeline ne sait pas à quoi elle s'expose. Il lui sera difficile maintenant de faire la moindre objection contre son prochain mariage, car je pourrai lui rappeler qu'elle aura passé une heure toute seule chez Boiricheux.

Il s'éloigna, tandis qu'Emmeline affectait la contenance la plus insoucieuse, la plus tranquille.

Dès qu'il fut parti. Emmeline releva la tête, ferma l'album, s'élança dans le cabinet de travail, ouvrit les tiroirs et plongea ses deux petites mains frissonnantes parmi ces milliers de lettres qu'elle aurait voulu lire toutes à la fois.

(A suivre.)

Boutades.

Un brave paysan du département du Jura se présentait l'autre jour à l'Asile des aveugles, avec sa fillette atteinte d'une assez grave maladie d'yeux. Le cas exigeant un traitement de plusieurs jours, on conseilla au père de s'installer en ville, soit dans une auberge, soit dans une maison particulière.

Le lendemain, le médecin lui demanda :

— Eh bien ! mon brave, avez-vous trouvé un logement et une pension ?

— Oui, monsieur le docteur.

— Dans quelle rue ?

— Dans la rue... du petit St-Jules... St-Jacques... je ne me souviens pas très bien...

— C'est probablement au petit St-Jean.

— Ma foi, monsieur, j'ignore si c'est Jean ou Jacques, mais en tout cas ça commence par un G.

Une mère de famille de nos connaissances estimant que son enfant devait parler déjà depuis quelques mois, vu son âge, éprouva de l'inquiétude et s'adressa au docteur :

— Je ne comprends pas, monsieur, ce qu'a notre enfant ; il n'essaie pas d'accentuer une seule syllabe.

— Ah! c'est une affaire à examiner avec soin, répond le docteur qui, après réflexion, demande à la mère : « Est-ce un garçon ? »

— Non, monsieur, c'est une fille.

— Alors, ma bonne dame, ne craignez rien.

— La petite fille qui inspirait alors ces inquiétudes, a grandi, et s'est développée à merveille ; elle est devenue l'épouse d'un de nos lecteurs qui aujourd'hui consulterait volontiers le docteur pour connaître le moyen de rendre à sa femme un peu de son mutisme d'autrefois.

Un maître d'histoire donnait une leçon dans un de nos collèges communaux. Tout à coup une affaire particulière lui vient à l'esprit et, s'interrompant, il reste immobile, les yeux fixés vers le plafond.

— Un des élèves, à qui cet incident rappela le télégraphiste de la pièce de Michel Strogoff, s'écrie à demi voix et sur un ton traînant : *Le fil est cassé !*

— Et le maître de répondre immédiatement sur le même ton : *Une heure de retenue !*

Un préfet, fraîchement installé, se dirige vers son cabinet. Il rencontre l'huissier, tenant à chaque main une lampe allumée.

Il passe ; puis, se retournant brusquement :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas salué ? crie-t-il à l'huissier.

— J'y pensais, monsieur le préfet. Si monsieur veut bien se donner la peine de tenir mes deux lampes, j'ôterai mon chapeau.

Un charmant petit chien mouton, répondant au nom de Toto, s'était égaré la semaine dernière. Un négociant de notre ville, ami du propriétaire de ce chien, rencontre l'animal et croit le reconnaître. Il l'amène dans son bureau où un téléphone est installé.

— Avez-vous perdu votre chien ? dit-il par le téléphone à son ami.

— Oui, l'avez-vous vu ?...

— Je crois l'avoir retrouvé. Essayez donc de l'appeler.

— Toto ! Toto !

A ces mots, le chien, dont l'oreille avait été placée près du récepteur, reconnaît la voix qui l'appelle et y répond par de joyeux aboiements, tout en léchant éperdument l'appareil d'où il s'attend à voir sortir son maître.

Quelques minutes après, celui-ci arriva et put compléter la reconnaissance.

Madame **Henri Gréville** donnera sa conférence lundi 31 mars, à 5 heures, au Casino-Théâtre.

Le sujet : *La femme dans la société moderne*, sera traité par le sympathique conférencier de façon à ce que les oreilles les plus sévères en seront édifiées. Elle vient de nous l'écrire ; cela rassurera quelques personnes qui hésitaient à y conduire des demoiselles.

THÉÂTRE. — Demain dimanche, à 8 heures, première représentation de

Le Drame de la rue de la Paix.

M. Vivier jouera le rôle de Dumouche.

Le spectacle sera terminé par : **Un tigre du Bengale**, comédie en un acte, mêlée de chants.

Logogriphe.

Lecteur, mon nom se donne à la femme, à la mère ;
Ote-moi tête et queue, et je deviens ton père.

Prime : Une vue photographique.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.